

Dans sa conclusion, l'auteur s'interroge sur l'identité et le devenir du marais salant guérandais aujourd'hui. Il montre avec à-propos comment, après avoir servi la cause de la droite ultra-conservatrice et du mouvement régionaliste, il est désormais perçu à la lumière de l'écologie politique, de la défense de l'environnement et du développement local durable, alternative à la mondialisation. Outil de travail, carré de verdure accueillant aux visiteurs, paysage préservé, il bénéficie d'un processus d'appropriation, dont le Musée Intercommunal des Marais Salants, parmi d'autres fonctions, est l'un des acteurs.

Avec beaucoup de modestie, l'auteur écrit que les pages qu'il a consacrées à la Bretagne des marais salants ne sauraient être ni définitives, ni exhaustives, ni exclusives. Il a parfaitement raison : il n'est pas un seul livre en sciences sociales ou en histoire qui soit définitif. Il n'en reste pas moins que ses deux ouvrages, *2 000 ans d'histoire* et *Hommes du sel* forment une contribution majeure à l'histoire du terroir salicole guérandais et constituent l'une des plus importantes études consacrées à la saliculture depuis une vingtaine d'années. Ajoutons qu'ils sont parcourus par un chaleureux courant de sympathie et d'amitié envers les hommes qui façonnent le marais ; ce n'est pas le moindre de leurs charmes.

Jean-Luc SARRAZIN

Jean-Michel LE BOULANGER, *Douarnenez de 1800 à nos jours. Essai de géographie historique sur l'identité d'une ville*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, 502 p. – Préface de Paul Claval, postface de Michel Mazéas.

La thèse de doctorat de Jean-Michel Le Boulanger sur Douarnenez au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle est l'œuvre d'un géographe, certes, mais aussi d'un historien et d'un «homme de terrain» qui, outre les nombreux articles et ouvrages qu'il a déjà publiés sur Douarnenez et les Douarnenistes, dirige la revue d'histoire de Douarnenez *Mémoire de la ville* et a eu d'importantes responsabilités tant à la municipalité (il a été adjoint au maire de 1989 à 1995) qu'à la société d'économie mixte Port-Rhu Développement chargée du port-musée (qu'il a présidée entre 1991 et 1995). C'est dire que l'auteur connaît son sujet de l'intérieur, ce qui d'ailleurs n'est pas forcément toujours un gage de neutralité.

Le propos de Jean-Michel Le Boulanger n'est pas d'écrire une «histoire linéaire» de Douarnenez, mais une «histoire identitaire». Identité, mémoire, patrimoine : ce sont des termes à la mode, et l'identité est ici mise à l'épreuve. Pour le lecteur qui se poserait des questions sur le

contenu de cette notion, qu'il se reporte à l'avant-propos : en quinze pages, le couple identité-identitaire est mentionné... cent trente-trois fois ! On s'inquiétera d'apprendre que «l'identité est une substance molle, bulle de gélatine qui glisse entre les doigts et ne s'en laisse pas conter», mais on sera tranquilisé en apprenant que «le sentiment d'identité, lui, s'incarne dans mille certitudes» (p. 26).

Ainsi rassuré, on peut se lancer dans la lecture passionnante d'une histoire passionnée. Pour démontrer – il s'agit d'une thèse – l'identité de Douarnenez, Jean-Michel Le Boulanger consacre une introduction à la géographie et à l'histoire (la «balade dans l'histoire de Douarnenez» y occupe dix pages et demie avant d'aborder les fondements proprement dits de ce qui constitue la singularité du développement du port et de la ville. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, sont étudiées l'émergence et la croissance de la ville, son industrialisation, avec le développement des conserveries, le boom démographique (4 193 habitants en 1851, 9 809 en 1881), l'explosion urbaine sur un territoire trop étroit, l'insuffisance de l'infrastructure portuaire, enfin la crise des premières années du XX<sup>e</sup> siècle, provoquée par la quasi-disparition de nos côtes de la sardine, entraînant misère et parfois exode.

La seconde partie évoque les conséquences sociales et politiques de ce développement trop rapide : les grèves, souvent violentes, en 1902, 1905, 1909, des ouvriers soudeurs et des femmes travaillant en usine ; l'élection en 1921, pour la première fois dans une ville française, d'un maire communiste, Sébastien Velly, puis en 1924, d'un autre communiste, Daniel Le Flanchec ; la grande grève de 1924 et la tentative d'assassinat de Le Flanchec par des hommes de main soudoyés par des conserveurs ; la solidarité du groupe des marins-pêcheurs pour refuser – ou du moins retarder – la création d'un port industriel, puis pour empêcher l'utilisation dans la baie des filets tournants (les bolinches), jusqu'à la «guerre de la bolinche» en 1958... Tous «ces cris, ces révoltes, ces résistances» contribuent à forger le mythe de Douarnenez, ville rouge.

Précisément, «1958 est la fin d'une époque. La fin d'un port sardinier. La fin d'un monde» (p. 285). Vient le temps du «désenchantement, de la banalisation et du déclin». La mort de la pêche artisanale, l'amenuisement du nombre des pêcheurs (4 000 au milieu du siècle, une petite centaine en 1998), la quasi-disparition des conserveries (seize en 1956, trois aujourd'hui). Douarnenez change d'espace, absorbant Ploaré, Pouldavid et Tréboul, mais sa population vieillit ; la ville voit se développer de nouvelles activités économiques, surtout commerciales : «des pans entiers de la vie de Douarnenez se sont dilués dans une banalisation un peu terne» (p. 289). On essaie bien de trouver des solutions qui redonneraient à ce qui avait fait jusqu'alors la personnalité douarneniste, l'exploitation de la mer : de nouvelles pêches sont tentées (chalutage, langouste verte), mais c'est un échec ; Tréboul se construit un port de plaisance et un centre de thalassothérapie,

un «port-musée» occupe le Port-Rhu (mais c'est aussi un échec – provisoire ?), des fêtes maritimes rassemblant des «vieilles coques» sont organisées périodiquement depuis 1986, avec beaucoup de succès. Mais, au bout du compte, le constat dressé laisse un goût amer.

Si, jusqu'à une époque récente, les images de la ville-port colportées par les écrivains ou les peintres se réfèrent à une histoire vécue (la pêche et la conserve) ou à une histoire ressuscitée (les fêtes maritimes, le port-musée), Jean-Michel Le Boulanger se montre pessimiste sur l'avenir, et «les mythes du passé viennent au secours d'un présent dilué et d'un avenir angoissant» (p. 465) ; à Douarnenez, comme ailleurs, la mondialisation entraîne la banalisation : «Le Douarnenez d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier, évidemment, et, au cœur des grandes mutations, abandonnant les socles stables, l'identité, plus que jamais, y est mouvante, contextuelle et sectorielle.»

Tanguy DANIEL